

La dimension pastorale du chant liturgique : un point de vue d'auteur

Michel Scouarnec

Avant-propos

Je n'aborderai ici que ce qui concerne mon expérience d'auteur de chants liturgiques (le mot « créateur » me semble quelque peu prétentieux !). On pourra y trouver ce que j'ai dit lors de la rencontre du 28 juin 2013, ce que je comptais dire et n'ai pas su ou pu dire. Contemporain du Concile Vatican 2, j'ai vécu toute la période de créativité qui l'a précédé dans le domaine du chant, notamment dans les années 1950, puis durant les années de création qui l'ont suivi pour l'élaboration de textes divers pour la Liturgie. J'ai eu la chance et le bonheur de bénéficier d'une solide formation musicale et pastorale. J'ai vécu aussi les bouleversements culturels qui ont eu lieu à partir des années 50-60 : guerre d'Algérie, décrochage massif par rapport aux pratiques ecclésiales dans un contexte de sécularisation, d'insignifiance chez beaucoup de catholiques assistant passivement à une liturgie latine rubriciste etc. C'est tout cela qui a marqué mon travail d'écriture de chants liturgiques. La dimension pastorale et kérygmaticque a été première pour moi par rapport aux dimensions dévotionnelles, intimistes, moralisatrices ou martiales des chants qui ont marqué mon enfance et que les chrétiens chantaient entre eux. (Cf mon livre « *Dis-moi ce que tu chantes* » éd. du Cerf 1981 les chapitres 10 et 11)

J'ai été contemporain aussi de la réforme liturgique et de ses implications dans la vie de mon diocèse et bien plus largement encore. Le Concile Vatican II a été qualifié très fortement de « pastoral » et pas uniquement ou d'abord de « dogmatique ». La mission de l'Eglise et ses activités ont été qualifiées de « pastorales », y compris les sacrements et la liturgie en général. Les expressions « pastorale liturgique et pastorale sacramentelle » ont marqué profondément la réflexion et les mises en œuvre des réformes, y compris la manière d'envisager le chant liturgique en langue française, son inspiration, sa fonctionnalité, ses formes et surtout sa visée.

Rappels concernant le vocabulaire pastoral

Le mot « pastoral » déplace la compréhension de la mission de l'Eglise. Il est revêtu d'une connotation analogique, liée à la personne de Dieu « Berger d'Israël » dans le premier Testament puis dans le second, du Christ qui a présenté sa fonction messianique comme celle d'un « bon Pasteur », et non pas d'un grand-prêtre ou d'un docteur de la Loi, et laissant à d'autres le droit de le qualifier de « prophète ». Il a transmis et confié sa mission pastorale à des apôtres et disciples constituant son Eglise envoyée dans et pour le monde (Cf Jn 21). L'emploi de ce mot s'est généralisé au XXème siècle dans le contexte d'un déplacement décisif par rapport à la manière dont l'Eglise s'envisageait en période dite « de chrétienté » et que l'histoire l'a conduite à repenser par rapport à sa raison d'être et sa mission dans le monde de son temps. Il est bon de rappeler à ce sujet les passages d'introduction des deux constitutions conciliaires sur l'Eglise : l'une pastorale (GS) et l'autre dogmatique (LG).

« On l'appelle « Gaudium et Spes » Constitution « pastorale » parce que, s'appuyant sur des principes doctrinaux, elle entend exprimer les rapports de l'Eglise et du monde, de l'Eglise et des hommes d'aujourd'hui. » (GS avant-propos)

« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur. Leur communauté, en effet, s'édifie avec des hommes, rassemblés dans le Christ, conduits par l'Esprit Saint dans leur marche vers le Royaume du Père, et porteurs d'un message de salut qu'il faut proposer à tous. La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire. (GS 1)

Le Christ est la lumière des peuples (Lumen Gentium) ; réuni dans l'Esprit Saint, le saint Concile souhaite donc ardemment, en annonçant à toutes les créatures la bonne nouvelle de l'Évangile répandre sur tous les hommes la clarté du Christ qui resplendit sur le visage de l'Église (cf. Mc 16, 15). L'Église étant, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain, elle se propose de mettre dans une plus vive lumière, pour ses fidèles et pour le monde entier, [...] sa propre nature et sa mission universelle. À ce devoir qui est celui de l'Église, les conditions présentes ajoutent une nouvelle urgence : il faut que tous les hommes, désormais plus étroitement unis entre eux par les liens sociaux, techniques, culturels, réalisent également leur pleine unité dans le Christ. (LG 1)

Ces textes fondamentaux indiquent le sens et l'importance du vocabulaire pastoral en ce qui concerne l'Église et sa mission première. Elle ne se considère pas d'abord comme une « administration » prestataire de biens spirituels pour ses membres, et donc centrée sur elle-même et sur son fonctionnement (on parlait bien de l'administration des sacrements). Elle se perçoit comme signe et moyen de salut dans et pour le monde entier. Sa raison d'être est le souci de tous les hommes et pas seulement de ses membres. Le terme "pastorale" qui qualifie les diverses activités de l'Église en dit long sur la manière dont l'Église perçoit sa mission dans le monde de ce temps. Ce terme condense et colore en quelque sorte les diverses facettes de sa mission (« *marturia* » témoignage, « *koinonia* » communion, « *diakonia* » service) d'être sacrement du Christ Pasteur et Sauveur dans/pour le monde.

La dimension pastorale du chant liturgique

Qu'attendait-on naguère du chant liturgique ? Qu'il soit exécuté le mieux possible, comme le prescrivaient les rituels et les règles d'interprétation du chant grégorien, et qu'à défaut d'être compris – n'était liturgique que la langue latine –, qu'il serve pour le moins de décor et d'ambiance. Qu'attend-on aujourd'hui du chant et des chants dans la liturgie ? C'est une question que peuvent se poser ceux qui les choisissent, les animent, les accompagnent musicalement, ceux qui les chantent et surtout ceux qui les écrivent et en composent les mélodies. Les réponses, conscientes ou inconscientes peuvent être variées : qu'ils soient beaux, qu'ils servent la prière méditative ou jubilatoire, qu'ils soient adaptés à l'action liturgique dans diverses circonstances et diverses célébrations sacramentelles ou non, qu'ils plaisent à l'assemblée et/ou au chantre, à la chorale etc. On peut répondre aussi : que les chants soient liés à tel lieu de culte, telle dévotion, tel pèlerinage, comme c'était et c'est encore souvent le cas etc. On peut répondre autrement : que ce chant fasse passer tel aspect de la foi, tel message, tel slogan, telle leçon de morale, tel engagement. On peut répondre autrement encore : qu'ils soient écrits et chantés par les membres d'une communauté ou congrégation particulière, d'un mouvement apostolique exprimant sa spiritualité pour constituer un répertoire propre et exclusif.

Si l'on envisage la personne qui écrit et compose un chant, quelles sont ses réponses à la même question ? A-t-elle (il) conscience des caractéristiques de son « *idiosyncrasie* » (tempérament, goût, manière d'être et de réagir de chacun suivant son histoire et sa culture) ? A-t-elle conscience aussi de son taux de narcissisme ? Qui peut échapper au désir secret d'exister, connu et reconnu ou de se constituer un groupe de « fans » ? Une exigence de lucidité s'impose sur tous ces points.

Cette litanie de réponses souligne la complexité de la question. Je me contenterai de signaler quelques convictions et exigences que je me suis données personnellement et ont guidé mon travail durant une cinquantaine d'années.

Un service du Peuple de Dieu le Père, Corps du Christ, Temple de l'Esprit.

Une priorité à donner aux sources des évangiles qui concrétisent la manière dont le Christ s'est comporté en pasteur dans des contextes divers : rencontres, accompagnement, enseignement, guérisons, signes divers, paraboles et surtout semeur de vie, d'espérance, de courage, de confiance. L'expression conciliaire « peuple de Dieu » m'a conduit à utiliser de

manière privilégiée un langage humain compréhensible non seulement pour des « fidèles », mais pour des personnes peu initiées, voire éloignées de l'Eglise et sans culture chrétienne. Surtout dans les cadres particuliers de baptêmes, de funérailles, de mariage, de grands rassemblements... Jésus le « bon pasteur » a exprimé tant de belles paroles et de paraboles, et accompli tant de merveilles pour les foules dont il avait souci et pitié... ainsi qu'à ceux qui n'étaient pas encore présents dans son bercail. (Jn 10, 16) En ces temps qui sont les nôtres où se manifeste la nécessité d'une « évangélisation renouvelée », le chant peut jouer un rôle privilégié de première annonce. « C'est grâce à tes chants que j'accompagnais dans un groupe de copains, que j'ai vécu une conversion et demandé le baptême, m'a dit un jour un ami devenu responsable diocésain de catéchuménat » !

Une responsabilité ecclésiale

Proposer aux assemblées chrétiennes des mots et des notes pour leurs prières et leurs célébrations est redoutable. Les chants qu'ils s'approprient accompliront en eux un double travail : exprimer leur foi et imprimer en eux des représentations (imaginées et sonores) pour la mémoriser. Comment éviter de les induire par le chant dans des représentations fausses ou marginales par rapport à la foi de l'Eglise ? Comment éviter qu'ils regrettent un jour d'avoir chanté tel ou tel chant, comme cela a été le cas pour certains chants d'avant le « mouvement liturgique » ?

Une expression juste de la foi

Le souci premier de l'auteur d'un chant liturgique doit être la fidélité à la foi de l'Eglise (termes d'adresse, dimension trinitaire, contenu de la prière etc.) et non d'abord d'exprimer ses sentiments personnels, ou les spiritualités particulières à telle communauté ou congrégation. En effet, tout chant est porteur de théologie et ne doit rien exclure du Credo de l'Eglise. On sait combien l'instrumentalisation du chant dans l'histoire de l'Eglise a pu façonner et entraîner des dérives en ce domaine, et des confusions entre le dévotionnel, l'idéologique et le théologique.

Un accord avec les actions et les temps liturgiques

Le chant liturgique se doit d'être en accord avec les actes et les temps liturgiques. Ce qui suppose un respect et une connaissance de la fonctionnalité des actions dans chaque célébration, et de la dynamique de la révélation des mystères chrétiens qui se déploie dans le temps liturgique et la prière des heures. Ce qui suppose aussi de ne jamais perdre de vue la portée « mystagogique » tellement importante du chant dans la liturgie. Ce qui est chanté a comme responsabilité d'introduire ceux qui chantent dans l'intelligence d'un aspect du mystère de la foi. En ce sens, il prend part de manière importante à toute démarche d'initiation chrétienne.

A l'école constante des psaumes

Ils sont et doivent être une boussole pour les auteurs de chant, parce qu'ils sont « chants d'humanité », face au mystère de Dieu, dans l'histoire de l'Alliance. Leurs joies, leurs cris, restent toujours référence nécessaire, du fait qu'ils ont été chantés par Jésus et choisis comme prière des Eglises depuis des siècles. Leur écriture poétique ne quitte jamais la beauté et la grandeur de l'univers, la dimension tragique de la condition humaine, les combats prophétiques contre les forces du mal et la ténacité de l'espérance au cœur des pires épreuves et face aux injustices. Leur prière reste toujours terrienne et corporelle et ne s'évapore guère dans des sentimentalités doucereuses. Leur vocabulaire n'aime guère les substantifs abstraits

mais préfère les verbes suggérant des actions, et ouvrant des espaces pour la louange et les œuvres de justice et de paix. La variété de leurs formes - hymnes, supplications, méditation, litanies, acclamations... - est source riche d'inspiration.

Des chants compréhensibles, mémorisables et chantables.

Les critères de ces trois dimensions demanderaient de nombreuses observations. On peut noter à ce sujet que les auteurs et compositeurs sont toujours affrontés à une question décisive et sans réponse claire : celle de la réception de leurs œuvres. A quoi tiennent le choix ou le rejet d'un chant par une communauté, sa durée ? Cette question de la réception est majeure et décisive en bien des domaines de la vie de l'Eglise : documents conciliaires, encycliques, rituels liturgiques... Elle est peu prise en compte et pourtant, en dernière instance, de fait, ce sont toujours les assemblées qui ont raison ! C'est un lieu où s'exerce souvent le « *sensus fidei* » (sens de la foi) du peuple chrétien (LG 12).

Une qualité littéraire et poétique

La langue française est belle et elle a ses exigences. Un texte destiné au chant se doit d'être musicalement beau. Qu'il soit agréable à prononcer, isométrique et isorythmique, respectant les règles élémentaires de la prosodie, des accentuations syllabiques récurrentes etc. Sur ce point le fait d'être moi-même musicien et mélodiste en français et en breton, et surtout de travailler en duo avec un compositeur a été majeur dans mon travail.

« *De la musique en toute chose*, écrivait Verlaine et il concluait ainsi son poème :

*Que ton vers soit la bonne aventure
Eparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.*

« Chantez au Seigneur un chant nouveau »

La nouveauté d'un chant réside peu dans son contenu. Tout a déjà été dit. Nous vivons dans une époque où l'on confond nouveau et inédit, souvent pour des raisons commerciales non avouées depuis que le chant liturgique est devenu lui aussi vendable et soumis aux logiques des produits à la mode et donc rapidement démodés ! Un chant ancien est systématiquement considéré comme « dépassé » alors que pour ceux qui ne le connaissent pas il pourrait être découvert comme « nouveau ». Ce qui peut avoir un caractère de nouveauté, c'est la manière, la forme pour le dire, une forme chantée et l'on savait bien avant Mac Luhan que la forme c'est aussi le fond. Saint François de Sales écrivait : « La forme, dit le philosophe donne l'être et l'âme à la chose. Dites merveilles, mais ne les dites pas bien, ce n'est rien : dites peu et dites bien, c'est beaucoup ». Se contenter de citations dans un chant peut relever de la facilité et n'apporte guère du neuf.

Il n'y a pas que le contenu de l'énoncé qui produise du sens chez ceux qui chantent. Il y a l'agencement des mots, le choc des images, la musique du texte et particulièrement des rimes, les balancements d'une métrique. Si l'auteur ne s'est pas longtemps battu avec les mots et les structures de son texte pour polir et travailler les formes, il y a peu de chance qu'il fasse œuvre de création et que son chant résiste à l'usure du temps. Tout au plus il aura joué à l'arrangeur ou au pratiquant du psittacisme et l'on éprouvera à prendre connaissance de ce qu'il a produit, un sentiment de déjà entendu, de déjà dit, de rabâchage. Par contre, la trouvaille d'une métaphore neuve, inattendue, d'une structure bien construite qui progresse et se déploie va peut-être d'abord surprendre ou dérouter, mais donnera davantage à penser, ouvrira un nouvel espace et aura plus de chances de durer.

Un travail de passeur

Ce qu'écrivait Patrice de la Tour du Pin pourrait être considéré comme la charte de tout créateur de texte pour la liturgie.

Je n'écris pas pour moi, mais pour une communauté d'hommes baptisés ... il faut que cette communauté puisse chanter ce chant comme le sien..., Je dois simplifier mon expression, mais veiller à ne pas tant satisfaire les goûts et les aspirations que le monde entretient pour lui-même, qu'à aider la Parole de Dieu à façonner les hommes. Si elle ne me façonne pas un peu, je n'ai rien à dire, parce que c'est cette façon, cette modification que je dois seulement dire".

C'est bien un rapport à l'Écriture qui est à communiquer au peuple de la foi, une certaine trace, un certain écho qu'elle a fait exister dans le vivant qu'est celui qui écrit, et qui rejoint en lui d'autres échos, d'autres traces, laissés par l'histoire, l'environnement dont il est solidaire. En même temps, il est appelé de manière permanente à être son propre contemporain et celui du monde.

Que faisons-nous d'autre dans nos hymnes que de chanter toujours les mêmes convictions, les mêmes joies et les mêmes détresses qui ont animé les croyants depuis des siècles. Tout n'est-il pas déjà dit dans les Écritures ? Si nous nous contentons de faire œuvre de citation en repiquant çà et là quelques phrases ou quelques expressions, c'est un peu court. Le travail du créateur est de se laisser modeler, façonner par le matériau scripturaire, et de recueillir un jour, au détour d'une expérience d'homme et de croyant, le cri, la phrase, l'expression que ce matériau aura éveillé. Ils marqueront son chant. Ce n'est pas le texte qu'il a à dire, c'est la modification que le texte a opéré en lui, le passage qu'il lui a fait faire.

Si la liturgie est un acte ludique, un « jeu » symbolique, métaphorique (au sens transitionnel du terme), qui plonge et replonge un groupe humain dans un parcours né du choc d'une rencontre, dans une succession de rapports et de situations, le chant est éminemment au service de ce jeu, toujours structuré comme un passage, comme une « Pâque ». Qu'il s'agisse de passer de la mort à la vie, de la nuit à la lumière, de la servitude à la liberté, on trouve la même structure, le même mouvement, les mêmes supports corporels : les yeux, les mains, le souffle, les oreilles, la marche. Il y a le temps de la nuit et celui de la lumière, le temps du contact et celui de la solitude, le temps du silence et celui de la parole. Le symbole fonctionne par couples. Le jour a besoin de la nuit, comme la nuit du jour. L'un sans l'autre ne saurait pas qu'il existe. Le moment privilégié pour le poète c'est celui où il surprend le passage de l'un à l'autre. Moment de désir et attente du veilleur.

Moment de deuil et de perte du nomade qui laisse ses rives familières et renaît à un regard nouveau, une vie nouvelle. C'est dans ces passages du désir et de la mort que naissent l'homme et le croyant, c'est dans l'entrechoc et le clair-obscur des deux qu'émerge la question du sens. Quand s'arrête la nuit, quand meurt le jour, quand s'éteint le souffle, quand s'immobilise le geste, s'ouvre la porte du mystère. Surgit alors le saisissement devant la présence de l'autre, l'émerveillement devant ce qu'on pressent mais qui dépasse, rebondissement vers une poursuite de la quête, invitation à quitter son pays ...

Si l'auteur d'hymnes ou de textes liturgiques a un rôle poétique, c'est bien là qu'il se situe, dans ce travail sur le sens (face à quoi, pour quoi, pour qui), dans ce passage ou cet arrêt à faire exister le temps d'un « Pourquoi m'as-tu abandonné ? », d'un « Pourquoi l'homme ? », d'un « Réveille les sources de l'eau vive qui dorment dans nos cœurs ! » ou d'un « Il restera de toi ! » « Sur le seuil de sa maison notre Père t'attend »... Mais il ne suffit pas d'employer des mots, des images, encore faut-il longtemps se battre avec la langue pour que s'offre la trouvaille, se découvre la tournure et jaillisse la « métaphore vive ».